

Italie

Les villages invisibles des saisonniers

La coopérative sociale Oasi 2 de Trani sillonne les campagnes du Nord des Pouilles à la rencontre des saisonniers agricoles dans leurs lieux de vie, dans le cadre d'un projet appelé « les villes invisibles ».

Sur le territoire de Rignano Garganico, dans le département de Foggia, là où la vaste plaine appelée « il Tavoliere » prend fin et d'où on aperçoit les montagnes du Gargano, on trouve ce que tout le monde appelle désormais « le ghetto ». Il s'agit d'un terrain assez vaste auquel on accède par une petite route au milieu des champs, au bout de laquelle se trouve une dizaine de constructions en mauvais état. Il n'y a pas d'eau potable, ni d'électricité. Les habitants s'approvisionnent en eau d'irrigation dans un puits au centre du terrain.

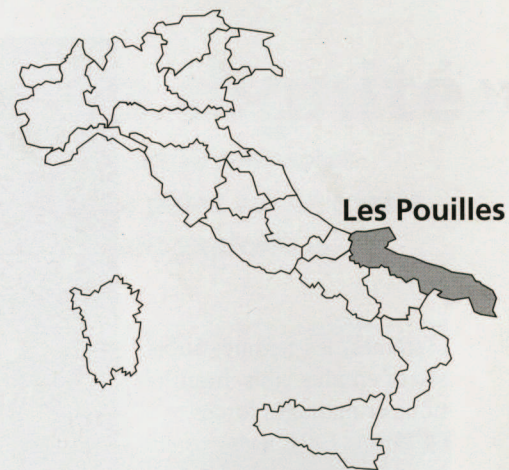
En ce début d'année, le ghetto est presque vide, mais l'été, pendant la saison de la cueillette de la tomate, la production phare de la région, environ 500 personnes y trouvent refuge le soir, après le travail dans les champs.

D'autres lieux abritent des étrangers qui y résident de façon plus stable. C'est le cas d'une petite ferme isolée des alentours où habitent une dizaine de personnes, hommes et femmes originaires de différents pays

d'Afrique subsaharienne. Ici il y a de l'eau potable, l'électricité et même une antenne parabolique, mais les conditions de vie restent précaires et la promiscuité importante. La petite communauté vit selon les règles dictées par une femme africaine d'une cinquantaine d'années, parlant un italien parfait et disposant d'un fourgon : elle est probablement à la fois caporale et proxénète (voir encadré).

Internationale de la misère

Ailleurs, ce sont des bourgades entières qui se sont transformées en villages de migrants irréguliers, travaillant pour la plupart dans le secteur agroalimentaire. C'est le cas d'un bourg près de Stornarella où résident de manière stable plusieurs dizaines d'étrangers, de différentes nationalités. Le village est formé par de petites maisons délabrées, disséminées près d'une route de campagne, sans eau ni électricité. Il y a des chiens de garde, du linge étalé au soleil. Un petit café vend boissons, riz, pâtes, légumes en boîte, dentifrice et autres. À l'intérieur,



deux tables, un comptoir improvisé et un téléviseur syntonisé sur une chaîne locale. Quelques clients, noirs (Africains) et blancs (originaires d'Europe de l'Est), boivent dehors, au soleil.

Des endroits comme ça, il en existe des dizaines dans les campagnes de Foggia et dans celles au nord de Bari, chacun avec son organisation, ses codes et ses spécificités. Par leur travail de terrain, les opérateurs d'Oasi 2 ont pu identifier trois typologies principales d'habitation : la ferme de taille moyenne, habitée par un nombre limité de personnes (une vingtaine au maximum), en général originaires du même pays. Cette typologie est en général caractérisée par un niveau de « confort » supérieur aux autres (électricité, eau potable, structure en meilleur état avec portes et fenêtres...) ; le hangar ou l'étable, habité par un grand nombre de personnes de diverses provenances géographiques, dans de conditions de précarité extrême ; la bourgade ou le village qui abrite des dizaines de migrants, avec ses petites activités commerciales pour la vente de boissons et de denrées alimentaires. Quelle que soit la typologie des habitations, les sites sont souvent isolés au cœur d'une vaste plaine ; les champs s'étalent à perte de vue, les routes et les constructions se ressemblent, peu de points de repères. Il n'y a quasiment pas de petits centres habités, les agriculteurs se concentrent dans de gros villages de quelques milliers d'habitants. Personne ne passe par les ghettos ou autres bourgades peuplées de migrants.

Les opérateurs d'Oasi 2 savent bien que ces lieux sont difficiles à trouver : leur activité de repérage est loin d'être terminée, après un an et demi de travail sur le terrain. De nouveaux lieux sont découverts régulièrement, grâce à des signalements de la part de saisonniers avec lesquels a pu s'instal-

Quand l'illégalité est la règle...

90% des saisonniers étrangers rencontrés par Médecins sans frontières lors de leur dernière enquête dans les principales régions agricoles du sud de l'Italie déclarent travailler sans contrat de travail. Une grande majorité ne possède pas de titre de séjour. Ces données, bien que difficilement vérifiables, sont considérées proches de la réalité par la plupart des organisations locales. On estime entre 4 000 et 12 000 le nombre de personnes travaillant sans papier pendant la saison de la tomate dans le département de Foggia.

Travail souterrain et exploitation : dans cette région il s'agit d'une réalité enracinée, qui touchait, avant l'arrivée massive de main d'œuvre étrangère, les franges les plus défavorisées de la population italienne, en particulier des femmes issues du milieu rural.

Depuis des dizaines d'années, le secteur agricole en Italie du sud est contrôlé par la criminalité organisée et géré à travers le système du *caporalato*. Le « caporal » peut être défini comme un intermédiaire entre les ouvriers et les employeurs, qui organise et contrôle la main d'œuvre et le rythme du travail. C'est lui qui sélectionne les travailleurs, négocie les salaires, et transporte les ouvriers sur les lieux de travail. De ces activités il tire tout son pouvoir, qu'il exerce souvent à travers des intimidations et violences en tout genre.

Le système du *caporalato*, qui permet de garder une main d'œuvre toujours soumise et d'abattre les coûts de production, alimenterait un business d'environ 25 milliards d'euros chaque année et permettrait aux entreprises agroalimentaires de la région de maintenir leur compétitivité sur le marché international. Pour cette raison, le système serait plus ou moins toléré par la population locale et par les institutions.



Un « village invisible » de travailleurs saisonniers migrants dans les Pouilles : il en existe des dizaines dans les campagnes de Foggia et dans celles au nord de Bari, chacun avec son organisation, ses codes et ses spécificités.

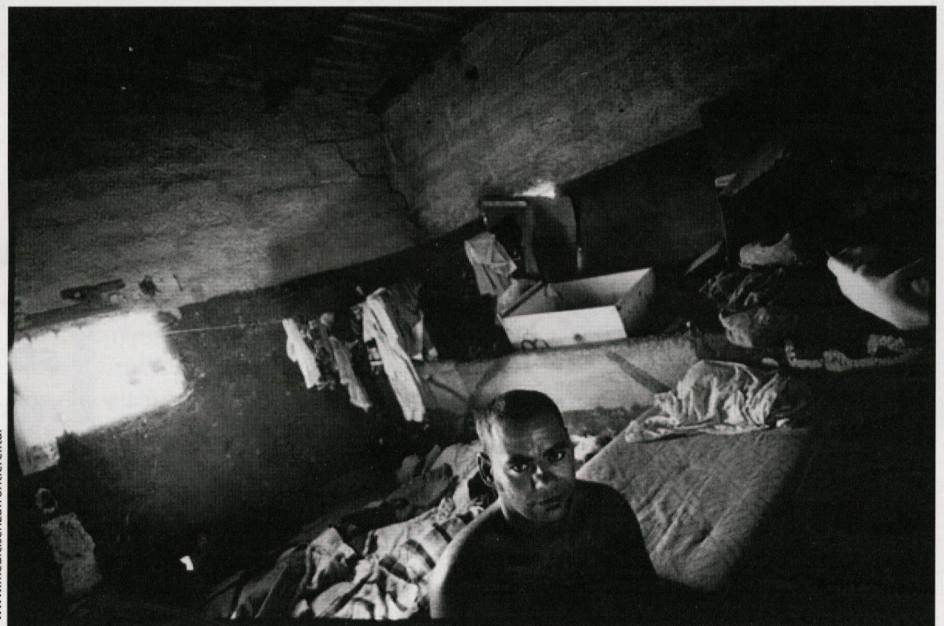
Abri de fortune près de Foggia : entre utilitarisme migratoire et mafia, les conditions de vie des travailleurs migrants prennent souvent des formes dramatiques.

ler un rapport de confiance. Ce n'est pas un hasard si le projet pour lequel ils travaillent s'appelle « les villes invisibles ».

Mais il ne faut pas non plus se cacher derrière la configuration du territoire et les difficultés de repérage : certains lieux sont parfaitement « visibles ». D'un côté, ils ont acquis une certaine visibilité au niveau national voire international, à travers un reportage qui a fait grand bruit lors de sa parution en septembre 2006 dans l'hebdomadaire national L'Espresso⁽¹⁾, ou les rapports et images diffusés par Médecins sans frontières⁽²⁾. Mais surtout, les administrations locales et les organisations associatives et syndicales connaissent depuis longtemps le phénomène et les principaux sites où se concentrent les migrants.

La réalité est qu'on ferme les yeux devant cette situation car les travailleurs exploités sont indispensables pour l'économie de ces régions, où l'abattement des coûts de production est la seule possibilité de survie pour la plupart des entrepreneurs du secteur agroalimentaire. De plus, ce secteur est dans ces régions traditionnellement contrôlé par la criminalité organisée, l'illégalité ayant toujours été la règle, bien avant l'arrivée de la main d'œuvre étrangère.

En même temps, rien n'est prévu au niveau institutionnel pour améliorer les conditions de vie de ces travailleurs migrants, car



une grande partie de la politique nationale en matière de migrations est axée sur la lutte contre l'immigration clandestine. L'administration régionale⁽³⁾ propose bien des mesures de lutte contre le travail irrégulier, mais si elles sont louables, elles s'avèrent inutiles si elles ne sont pas suivies par des contrôles rigoureux des employeurs.

Ici, dans les campagnes de Foggia et dans les ghettos perdus au milieu du « Tavoliere », entre utilitarisme migratoire et mafia,

les conditions de vie des travailleurs migrants prennent souvent des formes dramatiques. Dans ce contexte, il est difficile d'imaginer des perspectives de changement ou d'amélioration de la situation. Vous me trouvez pessimiste ? Venez voir ces lieux...

Cristina Brovia

Après ses études en sociologie, Cristina Brovia a mené de décembre 2007 à mars 2008 une mission exploratoire dans les Pouilles sur le statut des travailleurs migrants saisonniers dans l'agriculture intensive, travail conduit en collaboration avec la Confédération paysanne et le Gisti et coordonné par les associations Échanges et partenariats et Amores (www.reseau-ipam.org/lechanges-partenariats).

(1) Gatti, Fabrizio, « Io, schiavo in Puglia », L'Espresso, septembre 2006.

(2) Voir en particulier le rapport « Une saison en enfer », publié fin janvier 2008 sur le site www.medicinszafrontiere.it

(3) L'actuel président de la région des Pouilles est membre du parti Rifondazione comunista.